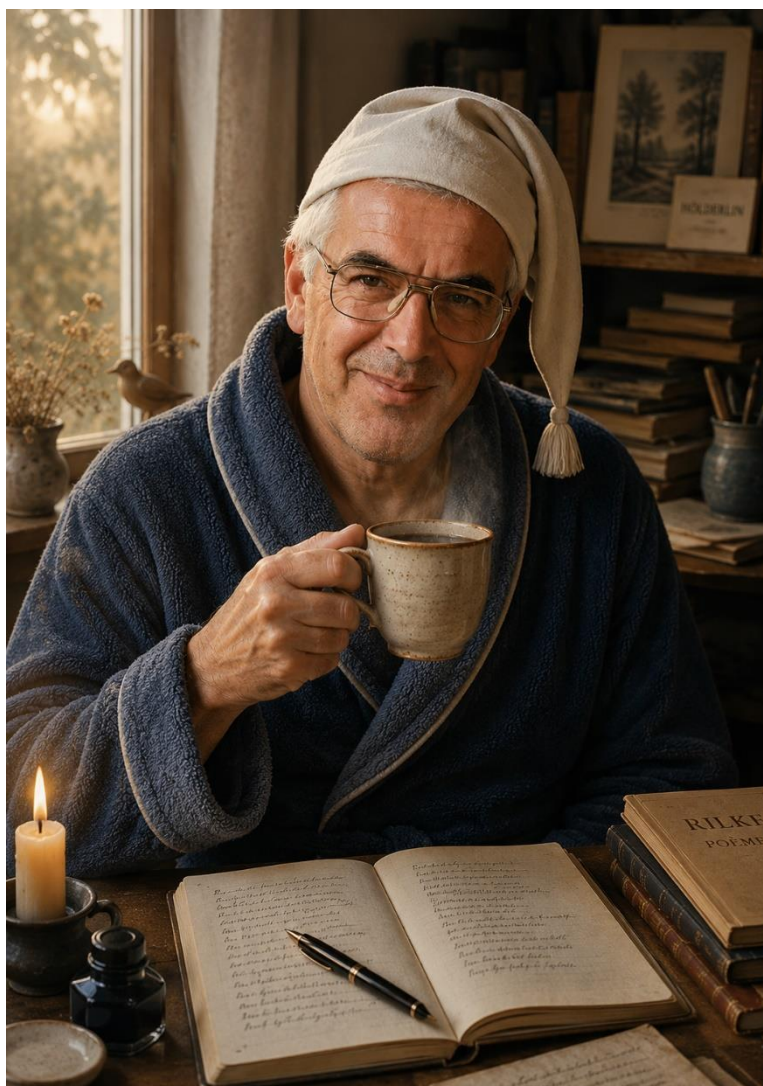


**Denis CLARINVAL**

# **POEMES MATINAUX**



## HISTOIRE D'Ô...

Dans les supermarchés les vétérans n'ont plus  
Leur place : six bouteilles d'eau si haut placées  
Qu'elles me sont une énigme. L'inspecteur Gadget  
Est aux abonnés absents, les employés sont, tous,  
De petite taille, j'avais laissé mes ailes sur le divan.  
Me voici donc inspecteur privé de ses gadgets, assoiffé  
Téméraire. J'allonge mes pieds, mes orteils s'en souviennent,  
J'allonge mes jambes, elles s'en souviennent aussi, j'allonge  
Mon dos, c'est surtout lui qui s'en souvient et du bout des  
Doigts je détache enfin le précieux liquide de sa plus haute  
Branche. Serait-ce la fin de mon histoire ? Que nenni !  
Il me faut ensuite me baisser pour placer l'eau sous le caddie,  
Et me baisser encore pour le montrer à la caissière, allez une  
Dernière fois pour le remettre sous le caddie. Je paie le magasin  
Pour mes nombreux efforts, me croyant quitte de l'infortune.  
Mais mon cher ami, l'eau ne va pas remonter jusque chez toi  
Sans que tu l'aides un peu : je me baisse à nouveau, place ma proie  
Dans le coffre de l'auto, je prends place dans la voiture : Chérie,  
On peut rentrer : il restait six bouteilles d'eau. « J'ai un mari en or »  
Me répond-t-elle et quand on est en or, on peut encore sortir six  
Bouteilles d'eau pour les rentrer à la maison. Affaire réglée : ce soir  
Je pourrai dormir tranquille, ce que j'ai fait d'ailleurs. Jusqu'à ce  
Matin où l'or s'est révélé être de chair et d'os et moi marcher tel  
Un piquet. Moralité : ne soyons pas si prétentieux et contentons-nous  
De ce qui se trouve à notre bonne portée, même si c'est de la bière.  
Et surtout, ami lecteur, n'oublie jamais : nos lombaires ont une mémoire.

## MEMOIRE

Depuis dimanche six bouteilles d'eau m'obligent  
A marcher tel un bossu ; le croirez-vous si je vous dis  
Que c'est là une aubaine car à force d'être penché,  
On voit mieux, beaucoup mieux, ce qui se trouve plus bas.  
Evidemment j'ai une conception très personnelle de l'ordre  
Qui consiste à empiler les choses et, sans aucune mauvaise  
Volonté, le regard s'arrête sur ce qui est en haut. C'est une  
Chose bien connue de tous ceux qui empilent les dossiers,  
De sorte que celui du bas est condamné à y rester.  
Et c'est ainsi, que sans l'avoir cherché, la mémoire nous  
Revient : tiens, c'est quoi ce truc dont j'ignorais l'existence ?  
C'est que parfois l'ignorance n'est rien de plus qu'un simple  
Oubli. Que de choses nous attendent ainsi à la hauteur de  
Nos genoux et de nos pieds. Moralité : n'attendons pas d'avoir  
Un lumbago pour nous pencher sur ce que l'on pense,  
A tort bien souvent, être laissé trop bas pour que l'on  
S'en souvienne. Après tout c'est la terre qui nous porte,  
Dommage qu'elle doive parfois nous le rappeler.

## LE PORTEUR D'EAU



Six bouteilles d'eau pesaient sur mon dos comme  
Une provision transparente du nombre de mes années  
Et chacune semblait vouloir courber davantage l'homme  
Qui les avait arrachées, victorieux, au plafond des rayons.  
Je marchais ainsi, le front rendu, malgré moi, aux choses  
Proches de la terre, sans savoir que la douleur déplaçait seulement  
La hauteur habituelle de mon regard. Le monde d'en haut conservait  
Ses livres, ses dossiers et ses certitudes empilées, les tables portaient  
Toujours ce que la mémoire croyait digne de rester encore visible,  
Mais le sol gardait en silence ce qui avait glissé, au-delà du désordre  
Et de l'inattention. Sous la dernière pile, dans la poussière et les fils  
Patients d'une araignée, une ancienne photographie attendait que

Mon corps consente enfin à descendre jusqu'à elle.  
La surprise avait soudain suspendu le poids de l'eau maudite,  
Car un visage que je croyais perdu venait de rouvrir ses yeux  
Au ras de mon plancher, et le temps, jusque-là si lointain, reposait  
À quelques doigts seulement de ma main.  
Alors les bouteilles cessèrent un instant d'être le fardeau dérisoire  
De cette journée, l'eau qu'elles contenaient semblait porter le reflet  
D'un ancien temps que je croyais perdu sous une croix d'ardoise.  
Mon dos douloureux devenait l'arche maladroite sous laquelle  
Se glissait alors un peu de cette malice que j'avais égarée dans  
Les fonds du Gros bois. Il aura donc fallu cette courbure pour que  
L'oubli desserre doucement les dents de son étau trop lourd.  
Alors ce qui demeurait, jusqu'ici, trop bas retrouvait enfin  
Sa place dans la hauteur de ma présence. Ce qui tombe ne s'efface pas  
Toujours : parfois cela se retire et nous attend, Jusqu'au jour où le corps,  
Brisé dans son orgueil vertical, rejoint ce qu'il avait délaissé.

## DERNIER NOCTURNE

### *En hommage à Didier*

Les bougies s'éteignent, les unes après les autres, obscurité !  
Mon corps s'épuise comme une cire au soleil, l'esprit est  
Mon dernier rempart assiégé par la nuit, et si demain  
Un voile tombait sur ma maigre défense, vide le carquois de  
Mon archer. Ah Morphée comme je voudrais que tu sois  
Femme : mon corps répugne à se jeter dans tes bras de Satyre.  
Danser ? Je le voudrais mais les jambes s'y refusent, mes pieds  
Sont bien trop las pour chausser des sabots. Oh sœur,  
Me donneras-tu de ces années que tu n'as jamais eues ?  
« Il faut te reposer » insiste le veilleur sur ma chair : eh quoi,  
M'en donneras-tu le temps ? Ce n'est pas là commerce  
D'apothicaire. Ah mon ami, ma pensée t'accompagne,  
En ce matin d'été, vers ton dernier logis, je t'offre quelques  
Larmes, permets que j'en garde une pour saluer la vie quand  
Elle me sera prise. Est-ce un démon qui m'a privé de la lumière ?  
Il commence à faire sombre dans la nuit de mes jours.  
On est mal né d'avoir un jour ouvert les yeux s'il nous faut,  
D'avoir un peu vécu, un soir les refermer, dernier nocturne !  
Dans ma tête qui se vide résonne toujours cette même question :  
« Qu'est-ce en somme, la rose que la fête d'un fruit perdu ? »

## PASSE LE TEMPS

On n'entend plus les vieux quand ils disent avoir mal :

« Tu fais plus jeune que ton âge, tu te fais des idées

Mais c'est l'âge d'or de la retraite : tu peux prendre

Ton temps, or tu te plains de ne pouvoir rien faire. »

Ah le temps ! Sais-tu, jeune homme, ce qu'il en coûte ?

Mettre un pied devant l'autre, ça prend du temps pour

Qu'on l'apprenne et si peu pour l'oublier. Du lit jusqu'au

Fauteuil et du fauteuil au lit : entre les deux seulement

Des souvenirs ! Il passe le temps, bien plus vite que les

Heures : « alors compte les minutes, ça te fera plus long ! »

Ah mon ami tu es bien prétentieux en t'en croyant le

Maitre : le temps nous glisse entre les doigts mais

Les tiens sont assez forts encore pour espérer le retenir.

Qu'importe ! Un jour tu comprendras que le temps

Jamais ne se domine. Et sur ma tombe, passant

Les mains fleuries, accorde-moi une seconde :

Elle s'ajoutera à celles que j'ai vécues...

## PAROLE DE CORAIL

« Où suis-je, demandait un corail, la mer est sombre,  
Plus noire que le sang d'une pieuvre : est-ce donc cela  
Que l'on appelle les hommes ? Est-il encore de la lumière,  
Si peu qui me suffise, aussi un Prométhée qui me l'apporte  
Dans les plis d'un roseau ? Je suis, comme lui, rivé à ce rocher.  
A présent je m'en souviens, un poisson me l'a dit avant de  
S'échouer : il n'y a plus de roseaux ! Que font les hommes le soir  
Pour s'éclairer ? Ils font comme les coraux : ils s'éteignent peu  
A peu. Malédiction ! Les vagues rapportent le chant du  
Crépuscule : le jour s'efface dans les bras de la nuit ! »

## LE SILENCE DU MERLE

Mon humble ami, je n'entends plus ton chant :  
Est-ce un chat qui t'a fait taire ? As-tu fui vers  
Des cieux plus cléments ? Qui veillera sur  
L'Ouvert dont tu avais la garde ? Les chemins  
Se sont fermés : nulle part où ils conduisent !  
Les matins n'éveillent plus mes pensées,  
Les livres attendent une main trop lourde  
Pour les ouvrir, le café fume au bord de ma  
Tristesse et le silence s'étire comme un drap  
Paresseux, sur les plus hauts sommets le mercure  
A déposé son rire, le temps s'est arrêté  
Sur des rivières sans eau, du châtaigner les feuilles  
S'étendent sur le jardin, le soleil a mangé les  
Framboises, romain et lavande résistent encore  
Dans les parterres fanés, l'astre du jour a cueilli  
Toutes les fleurs, meurtrier des abeilles.  
Trois jours encore et le soleil cachera sa honte  
Derrière la lune avant de disparaître à l'horizon.  
Reviendras-tu saluer de ton chant ce faux départ,  
Reviendras-tu enivrer mes pensées et décoller  
Mes lèvres, reviendras-tu chanter sur le noyer ?  
Tu manques à mon éveil et mon crayon cassé  
Ne trouve rien à t'offrir que ce mauvais poème ;  
Alors reviens pour en-chanter mes vers de ta voix  
Mélodieuse, reviens dénouer ce visage figé  
Dans ton absence.  
Un ange est passé ce matin. Venant, il t'a croisé,  
Taiseux au cœur d'un buis épais pour y cacher  
Ta mue et ta fragilité. Tu reviendras, plus beau  
Et plus chantant pour fêter le printemps. Que  
L'automne et l'hiver te soient doux, fidèle ami :

Là où tu sais je déposerai ces choses qui te conviennent.

La sagesse est patiente et préserve ton silence :

Prends soin de toi jusqu'au retour du chant.

## DÉS-ORDRE

Et si le désordre était aussi, à sa manière, un ordre  
Dont nos yeux ignorent encore la patience,  
Une constellation dispersée dans l'attente  
Du regard capable d'en suivre toutes les lignes ;  
La feuille qui tourbillonne ne renie pas le vent,  
Elle en épouse la secrète écriture,  
Et la rivière qui s'égare parmi les pierres  
Ne perd jamais la mémoire de la mer qui l'attend.  
Ce qui nous paraît brisé poursuit parfois  
Une fidélité plus ancienne que nos lois,  
Comme les racines qui s'enfoncent en tous sens  
Afin de rejoindre une même eau, cachée sous nos pas.  
Nous appelons chaos ce qui refuse, très simplement,  
La géométrie de nos tristes habitudes,  
Nous appelons erreur ce qui cherche  
Un autre chemin vers sa propre lumière.  
Ainsi le monde travaille, sous les apparences  
D'une immense dispersion, regard mesquin le nôtre,  
Mais chaque fragment porte déjà cette nostalgie  
Silencieuse de son invisible unité.

## LE PASSANT

Je marchais lentement sous des arbres courbés par l'âge et la poussière,  
Le soir ouvrait ses mains sur les fossés noyés d'une eau couleur de cendre,  
Un vent silencieux glissait entre les pierres comme un souffle sans bouche,  
Les chemins s'enfonçaient dans les campagnes grises sans promettre d'issue,  
Je n'attendais plus rien des maisons aux volets fermés par la mémoire,  
Ni des clochers dressés vers un ciel traversé d'oiseaux déjà perdus,  
Car l'homme n'habite aucun lieu sans entendre au loin sa propre absence,  
Même les vieux jardins gardent au fond des fleurs une odeur de départ,  
Le monde se retirait derrière chaque chose avec une lenteur d'ombre,  
Et mes pas poursuivaient dans la nuit leur marche sans demeure fixe.

J'avais longtemps cherché dans les livres anciens une terre habitable,  
Un seuil assez profond pour suspendre un instant le vertige du monde,  
Mais les pages aussi n'étaient faites au fond que de passages fragiles,  
Des phrases traversaient mon regard comme fuient les eaux sous les passerelles,  
Les visages aimés demeuraient près de moi sans pourtant cesser de fuir,  
Ainsi la lampe éclaire une chambre déjà gagnée par l'obscurité,  
Nous croyons retenir ce qui passe entre nos mains tremblantes de vivants,  
Mais le devenir emporte jusqu'aux traces laissées derrière nos paroles,  
De ce qui fut ne reste au cœur du monde qu'un lieu devenu plus vaste,  
Une route effacée sous la pluie lente des saisons sans mémoire.

Parfois un merle noir traversait les labours dans un éclat de cuivre,  
Son bec jaune semblait recueillir un instant la lumière du soir,  
Puis l'oiseau disparaissait derrière un arbre envahi de brouillards pâles,  
Comme si toute présence était faite d'approches aussitôt retirées,  
Je comprenais alors que la marche ne cherche aucune terre promise,  
Le chemin ne conduit nulle part hors du pas qui l'invente en silence,  
Chaque pas ouvre un monde et déjà ce monde commence à se dissoudre,  
Nous avançons parmi des seuils qui s'écartent à mesure qu'on les touche,

L'Ouvert n'est pas un lieu caché derrière l'horizon des métaphysiques,  
Mais l'espace vacillant qui demeure entre la terre et notre passage.

Il existe pourtant des instants plus fragiles encore que des clairières,  
Lorsque le hasard suspend au bord du monde ses mains indécidables,  
Un regard rencontré dans un train, une voix surgie du fond d'une rue,  
Et soudain plusieurs vies demeurent ouvertes sous un même silence,  
Nous choisissons alors sans abolir jamais les chemins abandonnés,  
Car le possible veille encore autour de chaque geste accompli,  
Ainsi les routes non suivies demeurent près de nous comme des fantômes,  
Elles accompagnent nos pas d'une rumeur discrète et presque nocturne,  
Le passant porte en lui des milliers de chemins qu'il ne prendra jamais,  
Et pourtant chacun d'eux continue obscurément de vivre en lui.

Je marcherai encore lorsque les champs auront perdu leurs voix humaines,  
Quand les maisons du bord des routes seront rendues au sommeil des pierres,  
Un ciel très lent descendra sur les arbres baignés d'une lumière obscure,  
Le monde poursuivra sans moi sa traversée des saisons et des failles,  
Alors peut-être enfin comprendrai-je au détour d'un chemin sans origine,  
Que vivre n'était rien d'autre au fond qu'habiter l'impossible passage,  
Non pour vaincre la nuit ni chercher quelque salut derrière les choses,  
Mais pour tenir debout dans l'Ouvert comme veille un feu dans le vent noir,  
Le passant disparaît mais la marche demeure au cœur des terres obscures,  
Comme une faible lueur glissant encore dans les yeux du monde ancien.

## CIEL DE FEU

Ciel de feu, les idées fondent comme du sucre au soleil,  
De cire les mots qui nous traversent et dégoulinent, mélangés  
De sueur sur le bord des chemises, lessivées par le corps, luttant,  
Pleurant les arbres sous le poids des rayons, rousseur de l'herbe  
Inconsolable quand brisés sont les vents sur les remparts de glu,  
Cherchent la terre, impossible fraîcheur, les fleurs fanées aux talus  
De fournaise, caché l'oiseau dans les plis d'aubépine, funèbre  
Le silence absorbant les jardins, linceul tendu par les cieux  
Pyromanes, écarlates les cerises que mordent les frelons, de cendres  
Le butin des abeilles et sans promesses la ruche quand n'y coule aucun  
Miel, impudent le parfum des cimetières et dans les profondeurs d'une  
Eau cavernicole s'endorment, indolentes, les dernières chauves-souris.

Buvard le soleil de midi privant d'eau les nuages, n'en voyagent que  
Les formes glissant sur les collines, blancs moutons dont s'épaissit  
La laine, un chandail sur le monde plus ardent que la braise d'un  
Phenix revenu de ses cendres, et des forêts qui brûlent s'élèvent  
De noires fumées, ultime prière d'un monde qui s'évanouit sous  
Le regard absent d'un dieu que l'on voudrait de glace quand dansent  
Au ciel nocturne les aurores boréales déposant sur les neiges leurs  
Virides reflets, tandis que vers le sud l'astre du jour étend ses  
Aiguilles meurtrières et coud d'un fil de mort des étangs de poussière,  
Fatigués d'avoir autant gémi sous les morsures du ciel. Dans le rocheux  
Calcaire, sculpté par de vieilles eaux, les ombres ont trouvé leur refuge.

Patientes, les grenouilles tout au fond de la mare et taiseux le merle  
Dans l'aube du feu levant, et vous rivières aux lits abandonnés, perdues  
Dans l'éther vaporeux, déjà le jour a bu toute la rosée des pleurs  
Nocturnes, retirée la pie dans l'ombre de l'office, de nacre les serveuses  
Dont sont tombées les manches, sur la pierre un lézard se gonfle de  
Lumière et source de l'eau blonde versée sur les terrasses, écume au bord

Des lèvres assoiffées de houblon, dans l'air plus pesant que la roche  
S'aventure quelque guêpe avide de vin sucré mais trop léger le vent  
Que capture l'éventail, rougeoyants les visages des jeunes filles arrosés  
De soleil, à l'ombre d'un vieux chêne qui a vaincu mille ans sur un banc  
De fortune papotent les anciens, ils secouent leur mémoire chargée  
Comme des cartons trop pleins : jamais les cieus ne furent aussi cruels.

D'un même les jours qui se succèdent, le ciel de feu a suspendu  
Le temps et d'un pas de lenteur la vie cherche son cours dans  
L'ombre des feuillus, on arrose les aînés de crainte qu'ils se  
Dessèchent, muets sont les moulins que n'agite aucun vent,  
Dans les champs le blé mûr se languit du faucheur et aux prés  
Se fait rare cette herbe fraîche dont se gonflent les pis, à l'ombre  
Des tentures on boira le silence dont débordent les puits, dans la  
Fraicheur des caves ont dormi quelques crus qu'on savoure  
En prémices aux vendanges dont s'apaisent les brûlures de l'été,  
Quand sous les pieds foulant le raisin gonflé d'or s'écoule dans  
Les tonneaux, la sueur de la vigne enivrée de soleil et l'oubli  
Automnal des langueurs de ces jours quand le ciel fut de feu.